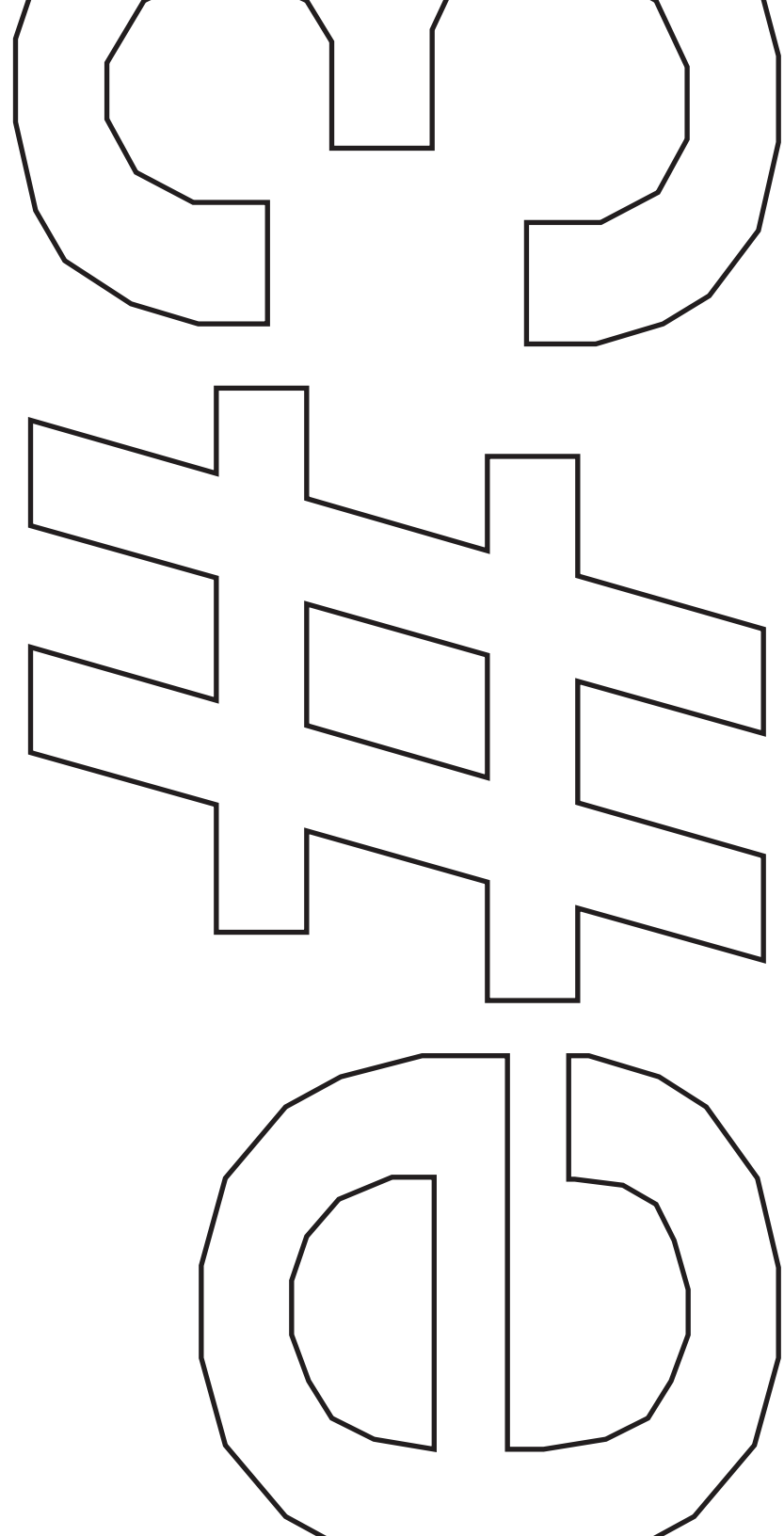


entretiens #3
conversation
entre amy fung,
david garneau
et jinny yu à propos
de *perpetual guest*
conversation
between amy fung,
david garneau
and jinny yu
on *perpetual guest*



entretiens #3 conversation entre amy fung, david garneau et jinny yu à propos de *perpetual guest*

Entretiens #3

Conversation entre Amy Fung, David Garneau
et Jinny Yu à propos de *Perpetual Guest*

Les *Entretiens* sont une série de publications qui convoquent plusieurs interlocuteurs de divers champs disciplinaires pour dialoguer sur les enjeux institutionnels et artistiques que rencontre la Galerie UQO. Seule galerie universitaire à l'ouest du Québec, la Galerie UQO s'est donné comme mandat de contribuer à l'avancement et à la diffusion de savoirs sur l'art contemporain, et ces publications viennent directement bonifier les discours sur l'art.

Éditeurs :

Galerie UQO et Anteism Books

Directrice des *Entretiens* :

Marie-Hélène Leblanc

Auteur(s) :

Amy Fung, David Garneau et Jinny Yu

Révision :

Gersande La Flèche et Jean-François Boulé

Traduction vers le français :

Ginette Jubinville

Design : Simon Guibord

ISBN 978-2-9816925-7-3

Novembre 2019

Entretiens #3

Conversation between Amy Fung, David
Garneau and Jinny Yu on *Perpetual Guest*

Entretiens is a series of publications which invite several experts working in a variety of disciplines to discuss some of the institutional and artistic issues which Galerie UQO is facing. The only university art gallery in western Quebec, Galerie UQO's mandate is to contribute to the advancement and dissemination of knowledge on contemporary art. These publications will contribute directly to discourses on art.

Editors:

Galerie UQO and Anteism Books

Director of *Entretiens*:

Marie-Hélène Leblanc

Authors:

Amy Fung, David Garneau and Jinny Yu

Revision:

Gersande La Flèche and Jean-François Boulé

Translation to French:

Ginette Jubinville

Design: Simon Guibord

ISBN 978-2-9816925-7-3

November 2019

JY Ma pratique artistique consiste principalement à peindre des autoportraits au sens large du terme, et par cela j’entends que, par ce moyen, je m’efforce de comprendre le monde qui m’entoure ainsi que ma place individuelle dans ce monde. En 2017, lorsque le Canada a célébré son 150^e anniversaire, j’ai été profondément touchée par sa nature problématique intrinsèque et cela m’a poussée à réfléchir à ma propre situation en tant qu’immigrante de première génération, en tant que *colon*¹, terme difficile à utiliser que j’emprunte ici au livre d’Amy. Je questionne encore l’utilisation de ce vocable depuis ma première conversation avec David. Pour lui, si j’ai bien compris, il trouve ce terme problématique lorsqu’il est utilisé par des personnes qui n’adhèrent pas aux positions politiques — ou autres types de positions — des premiers immigrés qui sont installés ici et qui travaillent sur les territoires traditionnels non cédés de la nation algonquine, Omâmiwininiwag.

Perpetual Guest est la première partie d’un vaste projet à long terme, en quête d’un sens au fait de vivre et de travailler sur ce territoire ancestral. Plus précisément, il s’agit d’une recherche sur la façon de décoloniser ma façon de penser, d’être et de faire (mis à part la solution de littéralement me décoloniser — c’est-à-dire de quitter cette terre, comme Eve Tuck le suggère dans son article «Decolonization is not a metaphor»). Cette compréhension s’avère essentielle tant pour le développement de ma pratique artistique que celui de ma propre vie. Ce projet se poursuivra tant que je continuerai à acquérir des connaissances par les conversations, l’introspection et la recherche.

Je me positionne au même niveau que les colons pionniers et j’utilise *Perpetual Guest* pour explorer ce que signifie, pour une personne comme moi, le fait d’être une immigrante coréenne vivant en territoire autochtone. Comment peut-on se situer dans cette communauté? Est-il possible d’expliquer comment ceci affecte sa propre façon d’être et de vivre? Quelles sont les regards posés sur mon identification personnelle à titre d’*immigrante-colon*?

¹ Le terme colon est utilisé dans l’ensemble de ce texte en traduction du mot *settler*.

AE Je crois que de s’identifier soi-même comme *immigrante-colon* est, et continuera d’être, une position délicate. C’est moi-même en ces termes que je m’identifie, et cela n’implique nullement que je m’attende à ce que les autres approuvent ce choix, mais puisque je parle en mon propre nom, c’est l’expression la plus juste qui me vienne à l’esprit à ce jour. Je la trouve plus appropriée que les autres possibilités, comme « Canadienne-asiatique », « nouvelle arrivante » ou encore simplement « Canadienne » ou « immigrante ». La langue a ses limites, mais il demeure que c’est par les paramètres d’une langue partagée que nous parvenons à nous comprendre les uns les autres. Je ne pense pas qu’un terme doive clore une conversation, il devrait plutôt toujours être une ouverture. Le mot *colon* est lourd de sens, dépendamment des personnes qui l’emploient et de leurs diverses raisons de l’utiliser, mais, dans mon cas, je l’utilise parce que je suis pour le respect et le maintien de la législation coloniale actuelle. Il existe de plus une différence entre les termes « colons » et « immigrants » dépendant de l’approche respective de ces personnes au sujet du territoire où elles s’installent : les premières, pour ainsi dire, y dressent leur drapeau alors que les secondes reconnaissent qu’elles se doivent d’apprendre les coutumes de leur terre d’accueil. Mais actuellement, je fais le constat que les personnes racialisées, et en particulier les Asiatiques, perpétuent la violence d’un suprémacisme blanc, et je crois qu’une réflexion critique approfondie s’impose sur ce qu’implique cet état conjoint d’*immigrante* et *colon*.

DE Bonjour, Amy et Jinny. Merci de m’avoir invité à cette discussion. Personnellement, je m’identifie comme Métis. Ce qui signifie que j’appartiens à un peuple reconnu comme autochtone par la Constitution canadienne, avec les Premières Nations et les Inuits. Cependant, bien que les Métis soient autochtones — un peuple qui, avant la Confédération, vivait dans la partie nordique de ce qu’il appelait l’Île de la Tortue (*Turtle Island*) ; un peuple qui se considère comme appartenant à ce territoire et qui n’est ni un peuple des Premières Nations ni un peuple européen, et qui, en conséquence est reconnu tant par les Premières Nations que par les colons

pionniers — plusieurs d’entre eux, comme c’est mon cas, présentent les traits physiologiques de la race blanche, et de ce fait, jouissent, dans bien des situations, de privilèges non mérités. De mon père me viennent les origines métisses, de ma mère, celles des colons européens. Je suis impliqué dans les deux courants.

Oui, les mots sont difficiles et leur sens fluctue. J’identifie comme colonialistes les personnes qui adhèrent aux opinions et aux réalisations coloniales, quelle que soit leur provenance. La décolonisation est un effort déployé en vue de contester et de transformer ces visions du monde et les effets qui en découlent. Les colonisateurs viennent de Grande-Bretagne, parfois de France et parfois d’autres endroits. Selon eux, ils sont ici les représentants de ces pays, et agissent comme des agents de ces États. Les colons immigrants se sont séparés de leur pays et, de manière individuelle ou en famille, ils choisissent de s’établir ici. Les esclaves et leurs descendants ne sont ni des colonisateurs ni des colons. [Pourtant, la semaine dernière, lors d’un symposium à Banff, j’ai rencontré une personne descendant d’esclaves, et tant cette personne que sa famille, tous s’identifient fortement comme *colons*. Affranchis de leur esclavage, ses ancêtres ont quitté le Sud, se sont installés au Nebraska et ont sciemment occupé un territoire dont les peuples autochtones ont été chassés.]

Le terme *colon* implique la revendication d’un territoire ; de s’y installer. Beaucoup de soi-disant immigrants sont en constant déplacement avec peu de bagage, ils ne s’installent pas tout à fait, ne revendiquent pas le territoire comme étant le leur, et le remodelent à leur propre image. D’autres ont établi de bonnes relations avec les Premières Nations locales, les Inuits ou les Métis, se mariant même entre eux. S’agit-il alors de *colons* ? Il y a une telle diversité. Les immigrants qui entretiennent de bonnes relations avec les peuples originaires des territoires qu’ils partagent sont bienvenus.

JY Vos commentaires suscitent de nombreux enchevêtrements complexes, et j’aimerais en soulever quelques-uns ici. Ma famille a été invitée à s’installer ici par le gouvernement du Canada, et non par les nations autochtones. Je

m’identifie moi-même comme immigrante et colon en raison de ma connivence par rapport au projet colonial d’un Canada multiculturel, et aussi en raison d’un sentiment de responsabilité à l’égard de la violence collective et historique subie par les peuples autochtones, jadis et encore aujourd’hui, par le colonialisme. Je reconnais également qu’une grande partie de ma façon de penser a été façonnée par ce colonialisme.

Ceci dit, j’admets, comme vous deux, que le terme *colon* est lourd et précaire. Une *invitée perpétuelle*, une *Perpetual Guest*, c’est ainsi que souvent je me sens, non seulement sur ce territoire particulier, mais sur cette terre en général. C’est un état que j’en suis venue à accepter et à apprécier après une lutte de plusieurs années à vivre un sentiment d’apatride et de non-appartenance. Cet état d’*invitée* est souvent salué par les philosophes (Saïd, Arendt, Adorno, pour n’en nommer que quelques-uns) et je crois comme eux qu’il s’agit d’une position importante à occuper, en particulier maintenant alors que nous sommes entrés dans une période de nationalisme accru à l’échelle mondiale.

Toutefois, ce que je trouve inconfortable dans le rôle de l’*invitée* est quand il s’agit d’en assumer la responsabilité, puisque je m’interroge à savoir si la mentalité de résidente temporaire implique, par définition, une moindre exigence de responsabilité par rapport à celle d’une colon. Le sentiment d’appartenance conduit souvent, selon moi, à un plus grand sens des responsabilités. Ainsi, par exemple, une colon bien implantée et soucieuse de protéger le territoire, ressentira-t-elle, avec les peuples autochtones, une responsabilité envers la terre plutôt que de chercher uniquement à en extraire les ressources ? Ou un simple sentiment de respect de la part d’une *invitée* est-il meilleur et suffisant ? Une *invitée perpétuelle* devrait-elle développer un sentiment d’appartenance ?

AF J’aimerais revenir un instant sur un point que David a souligné et c’est peut-être ce que vous relevez, Jinny, l’idée d’être *invitée* est difficile à accepter lorsqu’une personne a passé plus de la moitié de sa vie à apprendre et à adopter les attitudes coloniales pour s’intégrer à un milieu auquel elle n’a jamais pensé pouvoir appartenir. Adhérer si facilement

à la mentalité du *colon*, même si l'on a toujours été traitée comme l'*Autre*, est une honte et une culpabilité que j'ai eu à régler personnellement. Mais la honte n'est pas productive, particulièrement dans la culture de l'Asie de l'Est, dans laquelle elle peut s'avérer très intériorisée et intense. Alors, comment la honte peut-elle faire d'une personne une bonne *invitée* sur les territoires où elle vit, et sur cette base, peut-on être une bonne *invitée* et une bonne citoyenne canadienne ?

Pour être très claire, je ne sais pas si je suis une *invitée*, ou si j'essaie d'en être une. Je crois que d'être une *invitée* est une position impliquant de constantes responsabilités. Mais Jinny, votre malaise et votre sentiment alterné d'appartenance et de non-appartenance, sont-ils relatifs à une certaine anxiété liée à votre désir d'être une *invitée* ou à celui de vivre dans ce pays d'une façon plus « honnête » ? Je souligne le mot « honnête » parce que j'aimerais savoir ce qu'il signifie pour chacun d'entre vous.

DQ Je suis reconnaissant de constater vos sincères débats intérieurs en rapport à ces idées et ces positions. Jinny, vous dites que vous et les vôtres avez été accueillis au Canada comme invités par des hôtes non autochtones. Pourriez-vous maintenant reconnaître comme vos hôtes les Autochtones, gardiens des territoires sur lesquels vous résidez ? Cette reconnaissance vous donne légitimité à toutes les deux. Une telle requête reconnaît la vérité de la gestion autochtone et réoriente votre relation avec ce territoire et ses gardiens. Une autre façon d'appartenir à cette terre est d'établir avec elle une relation qui soit reconnue par les peuples autochtones comme étant « honnête », c'est-à-dire en accord avec la vision du monde autochtone.

J'appartiens à la nation métisse et je suis né dans le cadre d'un contrat social avec le Canada. J'ai la double citoyenneté. Je vis les deux aspects de manière factuelle, mais leur signification est une question de négociation perpétuelle.

Je ne comprends pas bien votre sentiment de honte. Est-ce dans le sens d'un « péché originel » dont vous auriez hérité ? Ceci me semble avoir pour conséquence de conserver cette honte dans un état figé de servitude. Pour moi, la honte

n'est productive que lorsque qu'elle concerne une action que nous avons – ou n'avons pas – volontairement faite et qu'elle donne lieu à des actions réparatrices.

Nous avons en commun le désir de vivre l'art comme un troisième espace.

JY J'aimerais penser que ma famille a été accueillie (bien que non invitée) par les hôtes autochtones, sur leur territoire, où nous vivons. Cependant, j'hésite à l'affirmer, car nous n'avons pas été officiellement accueillis par le peuple autochtone et je désire être extrêmement prudente, et ne présumer de rien. Ma position de prudence est liée au malaise que je ressens à l'idée d'être une *invitée perpétuelle* : alors que l'état d'insécurité peut conduire à être une *invitée* de qualité, je me demande s'il peut aussi mener à une passivité contre-productive qui n'engage pas à partager activement les responsabilités.

Au sujet de la honte, je suis en accord avec Amy qu'elle n'est pas productive en soi, et j'approuve aussi David lorsqu'il dit qu'elle peut servir de déclencheur pour amorcer l'application de mesures correctives. C'est certainement ce qui s'est produit dans mon cas. Toutefois, pour cerner la provenance de ce sentiment de honte, une introspection fondamentale serait nécessaire, mais dans le contexte actuel, je peux avancer l'idée qu'il a pris naissance consciemment ou non dans un monde construit par les colonisateurs. J'aime beaucoup, Amy, votre invention de l'expression « ignorance volontaire » provenant de votre livre *Before I Was a Critic I Was a Human Being*.

Amy, votre question à savoir si l'on peut être à la fois une bonne invitée et une bonne citoyenne canadienne est pertinente et il est revigorant de penser que ces deux qualités ne s'excluent pas mutuellement. Je crois comprendre que ce que David appelle un « troisième espace » est comparable. Ceci me convient très bien et je suis certainement très enthousiaste à cette idée « d'espace artistique comme troisième espace », mais je m'interroge aussi à savoir si cette position est aussi acceptable pour mes hôtes ? Après tout, en tant qu'invitée sur ce territoire, peut-être qu'un nouvel espace serait le lieu où je me sentirais à l'aise. Mais qu'en est-il de mes hôtes qui pourraient très bien se satisfaire d'un premier ou d'un deuxième

espace ? Pourquoi souhaiteraient-ils un troisième espace ?
Qui suis-je, moi, pour aménager un troisième espace ? À quoi
ressemblerait ce troisième espace ?

Je tente encore de saisir ce qu'est la façon « honnête »
de vivre sur ce territoire et quel est le sens de ce terme, mais
j'ai l'impression que cela me prendra un certain temps...

AF C'est peut-être une digression, mais je viens de déménager à Ottawa, un endroit où je n'ai jamais vécu, mais que j'ai visité à diverses occasions. Au cours des dernières années, j'ai appris qu'Ottawa est une ville et une capitale fondée sur un territoire algonquin non cédé. Je ne comprenais pas alors réellement la portée de cela et maintenant, je ne fais sans doute encore qu'effleurer le problème. Selon moi, vivre dans un endroit spécifique implique d'en apprendre davantage sur ce lieu et de tenter de comprendre comment il est devenu ce qu'il est.

Lors de mes allées et retours à la ville, je vois dans la géologie des roches taillées pour construire la route, une image complètement différente du sud de l'Ontario où je vis depuis cinq ans. La cognition est toujours relative à une connaissance préalable. J'ai appris que le lieu où se situe l'une des routes d'Ottawa avait eu une certaine importance historique ayant été une des plus grandes clairières du Canada. Je sais qu'il me faudra un certain temps pour apprendre, vérifier et absorber cette histoire spécifique et la véracité de ce type d'histoires, mais jusqu'à présent, j'ai passé beaucoup de temps le long de la Kitchissippi. De la voiture d'une amie, j'admirais la rivière et c'est alors qu'elle m'a dit très simplement que désormais elle ne l'appelait plus la rivière des Outaouais, mais la Kitchissippi. C'était la première fois que j'entendais ce mot. Maintenant, lorsque je marche ou fais du vélo le long du réseau des sentiers riverains je prends conscience des différentes espèces de fleurs et d'arbres sauvages qui s'épanouissent ici.

Presqu'au même moment où je me suis établie ici, un bon ami était à Saint-Louis. De son téléphone, il me faisait parvenir des photos du Mississippi. J'ai cherché l'origine des noms des deux cours d'eau et un bref coup d'œil m'a révélé que chacune de leur étymologie désigne une « grande rivière »,

en algonquin et en ojibwé. J'ai ensuite constaté que les deux peuples étaient apparentés et identifiés comme Anishinaabe, mais que les Algonquins ne font pas partie du Conseil des Trois-Feux. J'avais entendu dire que Anishinaabe et Ojibwe étaient des noms interchangeables pour le même groupe de personnes, mais c'était inexact. Il me faut encore beaucoup lire et apprendre ; je ferai encore beaucoup d'erreurs, mais j'en sais davantage maintenant, et c'est grâce à mon intérêt pour la rivière. En regardant une carte, j'ai été surprise de constater que la rivière est aussi censée délimiter la frontière entre l'Ontario et le Québec, mais cette ligne est très imprécise ici et c'est un point qui m'intéresse.

JY Bienvenue à Ottawa Amy ! Tout en vous souhaitant la bienvenue, je me demande si j'ai le droit de le faire en tant qu'invitée. Peut-être que oui, si je reprends les notions de David de « s'installer sans coloniser » et de « vouloir être chez soi dans ces territoires sans tenter de les coloniser. » Dans votre article intitulé « Migration as Territory : Performing Domain with a Non-colonial Aesthetic Attitude », vous dites également :

Il arrive un moment où les colons s'identifient moins à leur lieu de provenance, ou à celui de leurs ancêtres, et où ils se sentent indigènes du territoire autochtone. Ce sentiment est subjectif, surtout intéressé, et est aussi une nécessité psychologique. S'il doit devenir plus qu'un sentiment, alors la revendication doit être reconnue par les autres. S'il s'agit d'une relation, d'un sentiment d'être et d'appartenance qui soit non colonial, alors parmi ces autres personnes se trouveront les gardiens autochtones de ce territoire avec qui ils négocient le partage de ces lieux. Un tel état d'être et une telle reconnaissance sont relationnels plutôt que ponctuels.

David, est-ce ainsi que vous envisagez la mise en forme d'un « troisième espace », avec une « attitude conciliante » constante, comme vous le mentionnez dans votre ouvrage *Imaginary Spaces of Conciliation and Reconciliation: Art, Curation, and Healing* ? Puis-je vous demander de nous en dire un peu

plus à ce sujet pour le bénéfice de ceux et celles qui n'ont pas lu votre livre ? Dans le premier texte, David, vous dites :

Mais qu'en est-il des immigrants nouvellement arrivés, ces gens qui endossent la citoyenneté canadienne ; sont-ils des *colons* dans le même sens du terme ? S'ils acceptent le mythe canadien et vivent les avantages de la dépossession autochtone, alors, oui, ce sont des *colons*. Y a-t-il des solutions de rechange ? Du point de vue autochtone, le but des traités était de partager le territoire. Les signataires autochtones ne pouvaient pas prévoir que les colons pionniers avaient un sens du territoire aussi radicalement différent du leur, un sens de propriété. Être *colon*, c'est considérer le territoire comme une marchandise et l'utiliser comme telle. Faire partie du territoire comme le font les peuples autochtones, cohabiter avec nous selon nos coutumes, ce n'est pas coloniser le territoire, ce n'est pas lui imposer une volonté qui ne soit en symbiose avec lui ou avec les coutumes de ses gardiens autochtones, c'est s'installer, s'adapter soi-même à un territoire qui n'est pas le sien.

Amy, que pensez-vous de la définition de David du mot *colon* ? Devrions-nous utiliser un autre terme pour nous définir ? Devons-nous cesser de souligner le terme et d'insister sur son sens particulier ou nous définir simplement par le vocable commun ?

AF Je suis d'accord avec la phrase de David : « Être *colon*, c'est voir et utiliser le territoire comme une marchandise. » Je sais que je vis dans une culture de colonisateurs, sous un gouvernement colonial, fonctionnant selon des lois colonialistes. Même indirectement, je profite grandement de l'utilisation du territoire comme matière première exploitée par les principales industries du pays qui reposent sur des économies d'extraction. Être critique de sa propre identité ne signifie pas de nier son existence. Je ne suis pas une personne différente simplement parce qu'être une *immigrante-colon* canadienne d'origine asiatique est problématique à cause de

la dépossession des autochtones de leurs droits et territoires. J'ai déjà dit à une autre occasion que, selon moi, ce pays ne trouvera pas la paix tant que ces territoires ne seront pas rendus aux nations autochtones pour qu'elles puissent recommencer à les gérer. J'ai également dit ailleurs qu'à mon avis, les immigrants racialisés doivent réfléchir à ce que signifie l'assimilation dans un discours national qui efface l'histoire autochtone et marginalise tous les citoyens non blancs.

Je suis donc moins préoccupée à me nommer et à me définir comme *immigrante* ou *colon*. À des fins de recherche, j'ai déjà dit que je suis une *immigrante-colon*, mais je sais que cela aura un sens différent pour différentes personnes. Je tiens également à corriger quelque chose que vous avez dit plus tôt, Jinny, au sujet de « l'ignorance volontaire ». Je n'ai pas forgé cette expression. Je ne sais pas qui l'a fait, ou si c'est une expression que j'ai entendue à maintes reprises.

Je crois pouvoir dire que ma compréhension du territoire sur lequel je vis fluctue selon l'endroit où je me trouve. Ayant grandi en Alberta, plus précisément sur le territoire visé par le Traité numéro 6, où partout sauf à Edmonton, on vient à nouveau de voter pour le pétrole et le gaz, la discussion sur les droits territoriaux est très différente de ce que j'ai expérimenté à Vancouver, sur les territoires non cédés Musqueam, Squamish et Tsleil-Waututh. Cette différence pourrait n'être que subjective, mais maintenant que je vis à nouveau sur des territoires non cédés après avoir vécu cinq ans au centre-ville de Toronto (que je considère comme un non-site, malgré mon respect pour les relations que j'y ai et pour les gens qui y vivent), j'ai encore l'impression que la responsabilité de comprendre où l'on vit, sur quel territoire, est différente selon si ces territoires sont concernés par les Traités (et, si je puis dire, du lieu où David écrit, vit et peint) ou si ces territoires sont non cédés.

DG J'apprécie vos propos judicieux au sujet de vos relations avec vos territoires et leurs peuples. Ils ouvrent la voie au travail que nous devons tous faire pour surmonter cette crise prolongée. Au cours des deux dernières semaines, j'ai rendu visite aux Anciens d'Edmonton et de la réserve Stoney (Banff).

Nous avons surtout discuté de l'esprit et de l'intention des Traités, qui ne préconisent pas le retour de tous les territoires aux peuples autochtones, mais leur partage — malgré le retour d'une grande partie de ces territoires avec leurs responsabilités de gérance. Je ne fais pas partie de ceux qui soutiennent que la terre a été volée. Je crois que les accords n'ont pas encore été pleinement honorés.

Peut-être pourrions-nous revenir à votre art, Jinny ? Comment votre titre et les pensées et sentiments exprimés plus haut se manifestent-ils dans votre travail ? Comment peut-on les saisir dans vos œuvres ?

JY J'attends avec impatience le moment où nous pourrions avoir une discussion approfondie sur mon travail lorsque vous le découvrirez, mais pour l'instant, je peux dire que *Perpetual Guest* permet de visualiser mon propre malaise et ma prudence venant de ma complicité implicite, en tant qu'immigrante de première génération, avec les colons canadiens. Malaise venant de ce territoire colonisé qui me regarde, territoire où je vis et que j'occupe grâce à la politique multiculturelle canadienne. C'est une perspective très personnelle — comment j'en suis venue à vivre sur ce territoire non cédé. Tension entre le sentiment d'appartenance (qui, je crois, peut induire un sens positif de la responsabilité), et le sentiment de non-appartenance ou de désengagement (qui, bien qu'étant souhaitable, peut conduire au désengagement d'une responsabilité collective et historique).

Dans ce travail, j'utilise l'horizontalité par opposition à la verticalité habituelle de la peinture. Les œuvres sont peintes verticalement mais présentées horizontalement, en parallèle avec le sol. Les panneaux de verre peints sont reliés, renforcés et/ou soutenus par des yeux. Je voulais rendre physique la conscience du territoire non cédé sur lequel l'exposition a lieu, où je vis et que j'occupe. D'une certaine façon, c'est un autre autoportrait dans lequel je réfléchis sur mon environnement et où je présente ce que je ressens, plutôt que de proposer une solution concrète. Réfléchir à son état d'être et l'exprimer est quelque chose que l'art peut faire.

Au fur et à mesure que je fais ce travail et que cette conversation se développe, j'apprends la notion de partage telle que décrite par David. Je veux réfléchir de manière plus approfondie à ce que cela peut signifier pour des gens comme moi.

AF Alors que je lis la description que vous faites de votre exposition, Jinny, j'en apprendrais davantage sur vos sources d'influence, qui englobent une conscience de votre propre corps, à la fois appartenant et n'appartenant pas à l'espace, à la terre ou au territoire, en plus de la conscience des rapports spatiaux à travers l'histoire occidentale de la peinture. Je vous rejoins lorsque je tente de trouver en moi des ponts entre mon éducation formelle en littérature anglaise (connue aussi sous le terme « eurocentriste canonisée ») et ce que j'ai dû découvrir par moi-même. C'est un pont inéquitable, car une seule histoire, l'histoire dominante, y est fondée sur les exclusions et les oppressions particulières imposées à d'autres histoires. Il est devenu de plus en plus important pour moi de démêler ces histoires, à la fois dans le monde de l'art et hors de ce monde. En tant que critique et commissaire, je ne cesse de me poser cette question : « Que peut faire l'art ? » et je me demande si vous êtes aux prises avec des pensées similaires. Si vous avez des éclaircissements, je vous prie de les partager.

JY « Que peut faire l'art ? » est une question que je me suis posée bien souvent, mais elle s'est transformée en : « que puis-je faire par l'art ? » lorsque j'ai réalisé que l'art, pour moi, est un outil pour régler des problèmes et changer ma façon de penser et d'être. Je souhaite me concentrer davantage à des expériences individualisées et ponctuelles et trouver un sens aux liens relationnels plutôt que de tendre vers un grand objectif, comme je l'ai déjà fait.

Comment voyez-vous la relation entre l'art et le monde ? Croyez-vous que l'art peut agir pour former de nouvelles solidarités au-delà de la politique identitaire ?

DG J'ai hâte de découvrir votre travail. Je persiste à penser que l'art visuel et haptique fonctionne différemment du langage et je suis humble devant l'objet. J'espère être transporté, changé, dans le sens que vous proposez. À tout le moins, avoir une certaine idée de votre rapport à la matérialité. Ceci dit, ayant grandi à Edmonton durant la période du règne formaliste hyper-masculiniste, je conserve une méfiance à l'égard de l'art non-objectif ; je reste inquiet de l'écart entre l'intention déclarée et la réception effective, surtout lorsque l'intention est si spécifique et si importante. Je ne pense pas qu'il existe un art autochtone non représentatif. Votre autoreprésentation peut-elle être saisie par le récepteur sans le concours d'un message textuel ou verbal ? Le fait de ne pas représenter plus directement répond-il à un besoin ?

Quelles bonnes questions ! Je partage tout à fait ce type de conflits. J'ai fait une maîtrise en littérature américaine, et j'aime tant d'œuvres de la peinture européenne. Je suis probablement trop assimilé pour résister à jouer à l'intérieur de ses frontières. Je vois des tourbillons dans le courant dominant des deux traditions, des « troisièmes espaces » dans lesquels on peut tourner et jouer, contempler plutôt que progresser, ou « atteindre un grand objectif. » Je suppose que la réussite est relative. J'ai encore des énoncés et quelques tableaux qui continuent de me donner une grande satisfaction — certains sont de moi ! L'art ne peut jamais connaître ni capturer ses propres caractéristiques ou ses limites. Demandez aux gens de définir l'art. Personne ne sera satisfait de la définition proposée. Si une théorie est avancée et pense cerner la définition de l'art, celui-ci change aussitôt et échappe à la catégorisation. En soi, il n'est presque rien. Il prétend toujours être quelque chose d'autre. Alors ? L'art est-il politique ou se joue-t-il du politique ?

JY Merci David pour les questions que vous soulevez, questions que je me suis aussi posées dans le passé et qui me reviennent encore à l'occasion. Je considère ma pratique artistique comme un autoportrait, c'est-à-dire comme une tentative personnelle de comprendre le monde qui m'entoure, mais aussi mon existence individuelle dans ce monde. Pour

moi, les questions spécifiques que je me pose sur mon état d'*invitée perpétuelle* entrent en conversation avec ma pratique artistique, mon art n'est pas la représentation de ces idées. Dans l'atelier, j'aime lorsque la conversation s'engage entre les idées et la pratique, et qu'elle provoque différentes questions se déployant dans plusieurs directions. Je considère la peinture comme un support matériel, un objet, et non une image. En d'autres termes, ma conception de la peinture n'en est pas une qui cherche à distinguer sa réalité entre représentation et non-représentation ou abstraction, je m'intéresse plutôt aux significations que sa matérialité transmet.

Je pense que l'art et le politique interagissent pour produire de nouveaux espaces, de nouvelles pensées et de nouvelles façons d'être, mais, selon moi, ils n'occupent pas la même fonction dans notre société. Il y a beaucoup d'autres aspects à l'art outre le politique, et inversement c'est la même chose.

J'ai reçu ma formation dans la tradition de la peinture européenne et américaine, avec une certaine compréhension de la philosophie de la peinture traditionnelle coréenne, que je trouve plus holistique, et qui, je pense, m'a conduite à conceptualiser la peinture comme je le fais aujourd'hui. J'aimerais beaucoup en savoir davantage sur vos raisons de considérer l'impossibilité d'un art autochtone non représentatif.

AF Je reconnais que durant la vingtaine, je n'ai cessé de tenter de répondre à la question « qu'est-ce que l'art ? ». À cette époque, comme j'écrivais sur l'art hebdomadairement (dans cette « gueule de bois moderniste » connue sous le nom d'Edmonton dans les années 2000), j'ai eu l'occasion de contester une certaine vision de l'art (c.-à-d. la pure abstraction) qui avait été fortement définie et préservée ainsi pendant des décennies, à cause de Clement Greenberg et de toute une succession d'artistes blancs masculins à sa suite. Dans mes arguments hebdomadaires qui ont pris la forme de critiques et d'éditoriaux portant sur des questions qui allaient au-delà de l'art visuel, je m'efforçais de faire valoir que l'art existe au-delà de la forme, que l'art est un autre moyen de communication, et que, au meilleur de ses capacités, il peut ouvrir une porte

d'entrée au cœur de notre existence humaine, par le point de vue d'une autre personne. Mes études en littérature m'ont peut-être inculqué des notions sur l'art comme un prolongement de son époque socio-politique, et enseigné que sa politique et son esthétique sont des réponses au monde tel qu'il est. Mais au cours de la dernière décennie, alors que nous vivons de plus en plus dans des flux de nouvelles mondialisées et dans l'hyper néolibéralisme, je me suis détournée de la plupart des formes d'art car si elles sont parfois stupéfiantes ce n'est pas toujours dans le bon sens.

Mais je dirai ceci : l'art est toujours une forme de politique, même pour ces modernistes. Tout comme les gens qui se disent apolitiques, ils ne font que démontrer que justement ils ont ce privilège. L'art est une action directe, alors merci de faire cet art et de nous donner l'occasion d'avoir cette conversation !

📄 J'ai vu comment les espaces du monde de l'art — galeries, musées, sites temporaires, livres, magazines, ateliers, etc. — ont été infiltrés par des artistes non blancs, hétérosexuels, masculins et passésistes. Je comprends donc, Jinny, qu'au moins un des aspects de votre travail consiste à occuper (temporairement) ces espaces, puis ensuite à vous questionner sur la façon dont vous les occupez, surtout maintenant que vous les reconnaissez comme étant aussi autochtones. C'est peut-être la raison pour laquelle vous utilisez une stratégie parallèle ou en survol — avoir plus d'espace, mais moins d'empreinte. La nature temporaire d'une telle occupation, celle du visiteur, s'accorde avec les modes d'existence autochtones — du moins dans les Plaines. Je m'interroge sur cette position paradoxale, cet oxymore qu'est l'*invitée perpétuelle*. L'énoncé semble appeler un espace en suspens entre la permanence et le passage. Qu'est-ce que ça fait de vivre ainsi ? C'est peut-être la seule philosophie défendable, compte tenu de notre mortalité. Nous souhaitons tous une relation durable avec l'endroit où nous sommes, mais notre séjour est temporaire.

entretiens #3 conversation between amy fung, david garneau and jinny yu on *perpetual guest*

YY My practice has been primarily painting self-portraits in the extended sense of the term, and by that, I mean trying to understand the world around me and my being in it. In 2017, when Canada celebrated its 150th anniversary, I was deeply affected by its problematic nature and was prompted to reflect on my positionality as a first-generation settler (a term I borrow from Amy’s book, and whose use I am still thinking about after my initial conversation with David, who, if I understood correctly, finds it problematic when used by people who do not embrace the political—and otherwise—positions of settlers) who lives and works on the traditional, unceded territories of the Algonquin nation, Anishinaabe/Omàmiwininiwag territory.

Perpetual Guest is the first part of what I feel will be a large and long-term project, trying to understand what it means for me to live and work on this Indigenous land, and how I can decolonize my way of thinking, being and making (short of literally decolonizing—i.e. leaving this land, the way Eve Tuck suggests in her article “Decolonization is not a metaphor.”) I feel this understanding is essential to my ongoing practice and particularly, to my life. This project will keep developing as I continue to learn from conversations, introspection and research.

I position myself as a first-generation settler and I use *Perpetual Guest* to explore what this position might mean for someone like myself who is a Korean immigrant living on Indigenous land. How do you position yourself? Could you elaborate on how your positionality affects your way of being and living? What are your thoughts on my self-identification as a settler immigrant?

AF I think identifying as a “settler immigrant” is and will continue to be a fraught position. I do it myself, but that doesn’t mean I expect other people to agree with me, but speaking for myself only, it’s the closest summation that I have found so far. I find it better than the other options, which include “Asian-Canadian,” “newcomer,” or just plain “Canadian” or “immigrant”. Language has its limits, but we understand ourselves and each other through the parameters of shared language. I don’t think a name should be the end of a conversation, it should always be a beginning. “Settler” is also very charged, for a lot of different people for very different reasons, but I include it because I am

complicit in upholding ongoing settler colonial laws. There is also a difference between “settlers” and “immigrants” in how they navigate the land they enter, with the former planting their flag, so to speak, and the latter knowing they need to learn the ways of their new homeland. But at this point in time, when I look around and see how racialized people, specifically Asians, are perpetuating the violence of white supremacy, I think we need more critical thought around what it means to be both an immigrant and a settler.

DE Hello, Amy and Jinny. Thank you for the invitation to this conversation. I identify as Métis. Which is to say that I belong to a People who are recognized by the Canadian Constitution, along with First Nations and Inuit people, as Indigenous. However, while Métis are Indigenous—a People existing in Northern Turtle Island before confederation; a People who recognize themselves as belonging to this territory and are neither First Nations nor European, and are so recognized by First Nations and settler people - many, like me, are white presenting, and in most situations enjoy unearned white privilege. My Dad’s side is Métis. My mother’s side is European settler. I am implicated in both streams.

Yes, words are difficult and meanings shift. I recognize as colonial persons those who espouse colonial views and performances, wherever they are from. Decolonization is the effort to challenge and displace those worldviews and actions. Colonists come from Britain, and sometimes France and occasionally other places, and see themselves as representing those places here, acting as agents of those states. Settlers have separated themselves from other states and, acting as individuals and families, choose to settle here. Slaves and their descendants are neither colonists nor settlers. [Although, last week, at a symposium in Banff, I met a descendant of slaves, and she and her family strongly identify as settlers. No longer enslaved, her ancestors left the South, moved to Nebraska and knowingly occupied territory from which Indigenous people were removed.]

‘Settler’ suggests staking a claim to territory; settling in. Many so-called settlers are on the move and travel lightly, not quite homing, not quite claiming territory as theirs and

reshaping land in their own image. Others have made good relations with the local First Nations, Inuit or Métis, even inter-married. Are they settlers? There is such a range and variety. Immigrants who make good relations with Indigenous peoples of the territories they share are guests.

JY Your comments bring on many complicated entanglements, and I'd like to raise a few here.

My family was invited and welcomed to settle here by Canada, not by Indigenous peoples. I self-identify as a settler immigrant out of my complicity in the colonial project that is multicultural Canada, and also out of a sense of responsibility towards collective and historical violence done and still being done to the Indigenous peoples by colonialism. I also recognize how a large part of my way of thinking had been shaped by colonialism.

That said, I agree the term 'settler' is fraught and unstable, as both of you point out. *Perpetual Guest* is often how I feel, not only on this land in particular but on this earth in general. This is a state that I came to accept and appreciate after many years of struggling through a feeling of non- and un-belonging. This state of guest-hood is also often praised by philosophers (Said, Arendt, Adorno, just to name a few) and I also believe it to be an important position to hold, particularly now, when we have entered a period of heightened nationalism globally.

However, the part of guest-hood that makes me feel a bit uneasy is when it comes to taking responsibility, as I wonder if this sojourner mentality by definition brings with it a diminished expectation of responsibility when compared to a settler mentality. The sense of belonging, I find, often leads to a stronger sense of responsibility. Would a settler, for example, who truly belongs and cares, exercise responsibility towards the land together with Indigenous peoples, and not only extract resources from it? Or would a proper sense of respect from a guest be better/enough? Should a Perpetual Guest adopt a sense of belonging?

AF I want to go back for a minute to something David said and maybe this is what you're picking up on, Jinny, that this

idea of being a "guest" is hard to feel when you've spent more than half your life adopting and actively learning colonial attitudes to fit into a place where you've always felt like you could never belong. To partake so readily in the settler mentality, even if you were always treated as other, is a shame and guilt that I know I had to privately process. But shame stops being productive, especially in East Asian culture, where I know shame can be very internal and intense. So how do you move from shame into being a good guest to the lands you are on, and on the substrate, can you be a good guest and a good Canadian citizen?

Just to be clear, I don't know if I am a guest, or if I am trying to be one. I think to be a guest is an ongoing position with ongoing duties. But Jinny, is your uneasiness and sense of belonging and un-belonging tied to a certain anxiety in how to be a guest/how to live here in this country in a more "honest" way? I am quoting "honest" as I want to ask what that word means to each of you?

DG I am grateful to read your sincere struggles with these ideas/positions. Jinny, you say that you and yours were welcomed to Canada as a guest by non-Indigenous hosts. Could you now choose to recognize the Indigenous keepers of the land you reside with as your hosts? Such a recognition empowers you both. Such a petition is your recognition of the truth of Indigenous stewardship and realigns your relations to that territory and its keepers. Another way to home here is to have a relationship with the land that is recognized by Indigenous people as "honest", that is, in accord with Indigenous worldviews.

I belong to the Métis Nation and was born into a social contract with Canada. I am a dual citizen. I experience both as facts but their meanings are a matter of perpetual negotiation. I don't fully understand your feelings of shame. Is it in the sense of an "original sin" that you inherited? That seems designed to keep those in its thrall frozen. It seems to me that shame is productive when it is for something we actively did or did not do, and is followed by remedial action.

We have in common the desire for and inhabitation of art as a third space.

JY I would like to think that my family was welcomed (though uninvited) by the Indigenous hosts, on whose land we live. However, I am reluctant to claim so, as we were not officially welcomed by Indigenous hosts and I want to be extremely careful, and not assume anything. This cautious position is related to my uneasiness when thinking about the state of being a Perpetual Guest: while the state of being insecure may lead to being a very good guest, I wonder if it may also lead to a position of unproductive passivity that leads in not actively sharing responsibilities.

On shame, I agree with Amy that it is unproductive in and of itself, and I agree with David that it can sometimes act as a trigger leading for one to start looking for remedial actions. This was certainly my case. Now, where that sense of shame comes from might require more fundamental soul searching, but in this context, I can say that it came from (un)knowingly having taken part in a worldview shaped by colonists. I like how Amy, you coined the term “willful ignorance” in your book “Before I Was a Critic I Was a Human Being.”

Amy, your question of whether one can be a good guest and a good Canadian citizen, is right on point and it is refreshing to think that those two qualities may not be mutually exclusive. I understand what David calls “a third space” is akin to this. This would suit me just fine and I am definitely invested in the “inhabitation of art as a third space,” but I wonder if I can assume that it would also be a position acceptable to my hosts? After all, as a guest on this land, a new space is where I would feel comfortable. But what about the hosts, who might be just fine with a first or second space? Why would the hosts want a third space? Who am I, to work out a third space? What would this third space look like?

I am still looking for what the “honest” way of living on this land is and means, but I have a feeling that it may take some time...

AF So, this may be a tangent, but I just moved to Ottawa, a place I have never lived, but visited on various occasions. In the last few years, I have learned about Ottawa as a city and capital founded on unceded Algonquin territory. I didn’t know what that really meant, and I am still definitely just scratching

the surface. I think part of living in a place is to learn about it and how it became that way.

Driving in and out of the city, I can see the geology of the highway’s cut rocks reveal a completely different place to Southern Ontario, where I’ve been living for the past 5 years. Knowledge is always relative to what you already know. I was told one of the highways out of Ottawa hold some significance as one of the largest clearings in Canadian history. This history and the veracity of these kinds of stories is something I know will take some time to learn, check, and absorb, but so far, I have been spending the majority of time along the Kitchissippi. I was admiring the river from a friend’s car when she very casually said that she doesn’t refer to it as the Ottawa river anymore, but the Kitschissippi. It was the first time I really heard that word. Now, walking and biking along the river trail system, I am noticing the different species of wild flowers and trees that thrive here.

Around the same time I moved here, a good friend of mine was spending some extended time down in St. Louis. He would send me photos on his phone of the Mississippi. Looking up the origin of both rivers’ names, a quick glance reveals each of their etymology as the “Great river,” in Algonquin and Ojibwe. I then looked up that both groups of people are related and identified as Anishinaabe, but that the Algonquins are not part of the Council of Three Fires. I had heard that Anishinaabe and Ojibwe were interchangeable names for the same group of people, but this was inaccurate. I have a lot more to read and learn and a lot more mistakes to likely make, but I know more now than before, and that’s all thanks to becoming interested in the river. Looking at a map, I was surprised to see that the river is also supposed to be a border between Ontario and Quebec, but that line feels very loose here and that interests me.

JY Welcome to Ottawa Amy! As I say welcome, I wonder if I am entitled to even say this as a guest. But perhaps I can, if I take David’s notion of “homing without settling” and the “desire to home in these territories without trying to settle them.” In your paper “Migration as Territory: Performing Domain with a Non-colonial Aesthetic Attitude,” you also say:

At some point, settlers identify less with where they, or their ancestors, are from and feel themselves to be native to Native territory. This feeling is subjective, mostly self-serving, and a psychological necessity. If it is to be more than a feeling, then the claim has to be recognized by others. If it is to be a non-colonial feeling of being and belonging, a relationship, then those others will include the Indigenous keepers of that territory with whom they negotiate sharing these places. Such being and recognition is relational rather than a one-time pass.

David, is this how you see a “third space” shaping, with continuous “conciliatory attitude” as you mention in your paper “Imaginary Spaces of Conciliation and Reconciliation: Art, Curation, and Healing”? May I ask you to elaborate a bit on that for those who haven’t read your paper? In the first paper, David, you say:

But what of recent migrants, folks who adopt the burden of Canadian citizenship; are they Settlers in the same sense? If they accept and inhabit the Canadian myth and assume the benefits of Indigenous dispossession, then, yes, they are Settlers. Are there alternatives? At least from the Indigenous perspective, the point of the Treaties was to share territory. The Indigenous signers could not have anticipated that the colonists had such a radically different sense of territory as property. To be a Settler is to see and use land as commodity. To embody territory as Indigenous people do, to co-habit space in our ways with us, is not to settle the land, to impose a will upon it that does not arise from territory or the customs of its Indigenous stewards, it is to settle oneself, accommodating one’s self to territory not your own.

Amy, what are your thoughts on David’s definition of the word “Settler”? Should we be using another term to define ourselves? Or is “settler” with a small “s” how we should define ourselves?

AF I agree with David’s sentence, “To be a Settler is to see and use land as commodity.” I know I live in settler culture, under a settler government, operating through settler laws. Even indirectly, I am benefiting greatly through the use and land as commodity by the country’s leading industries, which are based in extractive economies. To be critical of one’s identity doesn’t negate its being. I am not something else just because being a settler Asian Canadian is problematic in its dispossession of Indigenous rights and land. I have said elsewhere I believe this country will not be at peace until these lands are given back to Indigenous nations to steward forward. I have also said elsewhere that I think racialized immigrants need to consider what it means to assimilate into a national narrative that erases Indigenous history and marginalizes all non-white citizens.

So, I am less occupied with naming and defining myself as a “settler” or “Settler”. For research purposes, I have said I am a settler immigrant, but I know this will mean different things to different people. I also want to correct something you said earlier, Jinny, about “willful ignorance.” I did not coin that term. I don’t know who did, or if it’s just a phrase that I have heard many times.

I can say my sense of understanding whose land I am on fluctuates depending on where I am. Growing up in Alberta, specifically on Treaty 6 territory, where everywhere but Edmonton just voted for oil and gas once again, the conversation around land rights is say, very different than when I lived in Vancouver on unceded Musqueam, Squamish and Tsleil-Waututh territories. This difference could just be subjective, but now that I am living on unceded territories again after five years in downtown Toronto (which with respect to all of the connections and people who live there, I felt was a non-place), I do feel once again that the responsibility of knowing where one lives, on whose land one lives, is different whether you live on Treaty lands (and if I may say, from where David is writing and living and painting) or unceded lands.

DG I appreciate your thoughtful words about your relations to your territories and its peoples. It models the work we all need to do to get through this slow crisis. The last two weeks have taken me to elders in Edmonton and the Stoney Reserve (Banff). We've been talking, especially about the spirit and intent of the Treaties, which is not about the return of all the land to Indigenous people—though the return of a great deal of it, and stewardship responsibilities—but about sharing. I'm not in the camp of those who argue that the land was stolen. I agree that agreements have yet to be fully honored.

Perhaps we could return to your art, Jinny. How does your title and these above thoughts and feelings manifest in the work? How are they read there?

JY I look forward to an in-depth discussion when you see my work in person in November, but for now, I can say that the work of *Perpetual Guest* is visualizing my own feeling of unease and cautiousness coming from the implicit complicity of a settler immigrant. Malaise of the colonized land that looks at me, the land I live on and occupy through Canadian multicultural policy. It is a personal perspective—how I've come to feel about living on this unceded land. Tension between the sense of belonging (which I believe can lead to a positive sense of responsibility,) and sense of non- and/or un-belonging (which, though a desirable state, may lead to exemption from collective and historic responsibility).

In this work, I use horizontality as opposed to the usual verticality of painting. The works are painted vertically but presented horizontally, parallel to the floor. The painted sheets of glass are connected to, propped up and/or supported by the eyes, pipes, and/or cylinders. I wanted to make physical the awareness of the unceded land on which the exhibition is taking place, I live and occupy. In a way, this is another self-portrait as I reflect on being in my environment and present how I feel, rather than proposing a concrete solution. Thinking through my state of being and expressing it is something I think art can do.

As I make this work and as this conversation develops, I am learning about the notion of sharing as described by David. I'd like to think through what that could mean for people like me.

AF As I read your descriptions, Jinny, I am learning about your influences, which encompasses both an awareness of your body belonging/not belonging in space as in land and territory, and also spatial relations through the Western history of painting. I can relate in terms of trying to find bridges inside myself between my formal training in English (otherwise known as canonized Eurocentric) literature and what I've had to find out for myself. It's an uneven bridge as one history, the dominant history, is built on the specific exclusions and oppression of other histories. I think unraveling those histories has become increasingly important to me, in and out of the art world. As a critic and curator, I found myself increasingly asking the question of "What can art do?" and I wonder if you are grappling with similar thoughts, or if you have any elucidations, please do share them.

JY "What can art do?" was a question I did ask myself many times, but that seems to have shifted to "what can I do through art?" as I began to realize how art was a way for me to work through problems and change my way of thinking and being. Increasingly, I seem to want to focus on individualized and localized experiences and find meaning in relational connections rather than trying to achieve grand aim, as I once espoused.

How do you two see the relationship between art and the world? Do you think art can be used as a means to form new solidarities beyond identity politics?

DG I can't wait to experience the work. I continue to know that visual and haptic art works quite differently than language, and am humble before the object. I hope to be transported, altered in ways you suggest. At least, have some sense of your relations through the material. That said, having grown up in Edmonton during the hyper-masculinist formalist reign, I remain suspicious of non-objective art. Worried about the gap between claimed intent and actual reception, especially when the intent is so specific and weighty. I don't think there is such a thing as non-representational Indigenous art. Can your self-representation be experienced by others without the textual/verbal prompt? Is there a need not to represent more directly?

Such good questions. I certainly share similar struggles. I did an MA in American literature, and I love so much about European painting. I'm probably too assimilated to resist playing within its borders. I do see some eddies in the mainstream of both traditions, third spaces in which one can swirl and play, contemplate rather than progress, or "achieve a grand aim." I suppose achievement is relative. I have some sentences and a few paintings that continue to give me great satisfaction--some of my own! Art can never know/capture its current self or limits. Ask anyone to define art. No one will be satisfied by the definition. When a theory seems to capture it, art changes to defeat the cage. It is almost nothing in itself. It is always pretending to be something else. Is art then political or playing at/about/with the political?

JY Thanks David for your questions, which I also have asked myself in the past and which I ask still, from time to time. I see my art practice as self-portraiture, that is, as a way to understand my being in this world and to understand the world around me. I see the specific questions around my state of being a Perpetual Guest as a conversation with my artwork/art practice, rather than seeing my artwork as representing those ideas. In the studio, I like when ideas and practice converse with each other and prompt different directions and questions to each other. I consider painting a material-based medium, as object, rather than image. In other words, I don't conceptualize painting as existing between representation and non-representation/abstraction, but appreciate the meanings its materiality conveys.

I think art and politics interact to produce new spaces, thoughts and way of being, but I don't think of them as occupying the same function in our society. There are more dimensions in art than political and vice versa.

I have been educated in European and American painting tradition, with some understanding of Korean traditional painting philosophy, which I find more holistic, and which I think also lead me to conceptualize painting the way I do now. I'd love to hear more about how you see the impossibility of non-representational Indigenous art.

AF I will admit to perpetually asking and trying to answer "what is art?" throughout my twenties. Back then, as someone who wrote about art on a weekly basis (in that modernist hang-over known as Edmonton in the 2000s), I had the opportunity to challenge what art was (i.e. pure abstraction) and had been heavily guarded and defined as for decades all because of Clement Greenberg and a legacy of white male artists that followed. In my weekly arguments that took the shape of reviews and columns about issues beyond visual art, I was striving to argue that art existed beyond form, that art was another measure of communication, and at its best, able to offer another entry point into our human existence from another person's perspective. Maybe studying literature instilled in me that art is an extension of its socio-political time, that its politics and aesthetics are derived from responding to the world as it was. But in the last decade or so, where we increasingly live in globalized newsfeeds and hyper neoliberalism, I have turned away from most art as it feels overwhelming, and not in a good way.

But I'll say this: art is always a form of politics, even to those modernists. Just as people say they are "apolitical," they are just demonstrating they have the privilege of being so. Art is a direct action of its maker, so thank you for making this art and opening up the opportunity for us to have this conversation!

DG I've watched as art world spaces—galleries, museums, temporary sites, books, magazines, studio, etc.—have been infiltrated by non-white, straight, male, and 'old stock'(!) artists. I appreciate, Jinny, that at least one aspect of your work is about occupying these spaces (temporarily), and then being concerned about how you take up such space, especially now that you recognize it as also being Indigenous. Perhaps that is why you use the parallel or hovering strategy—having more space but less footprint. The temporary nature of such occupation, visiting, rhymes with Indigenous modes of being—at least on the Plains. I wonder about the oxymoronic positioning of the Perpetual Guest. The phrase seems to desire a space of suspense between permanence and passing through. What does it feel like to live this way? Perhaps it's the only tenable philosophy, given our mortality. We all desire a durable relation with where we are, but our stay is temporary.

Amy Fung est rédactrice et organisatrice, son travail se situant au croisement de l’histoire et des identités. Actuellement doctorante à l’Université Carleton, elle a complété en 2009 une maîtrise en anglais et en études cinématographiques à l’Université de l’Alberta, avec comme spécialisation : la critique, la poétique et l’image en mouvement. Ses écrits ont été commandés et publiés par des festivals, des musées et des parutions à l’échelle nationale et internationale. Son premier ouvrage, *Before I was a Critic, I was a Human Being*, aborde les mythologies du multiculturalisme et du colonialisme au Canada telles que perçues dans l’optique d’une critique nationale des arts (*Artspeak* et *Book*hug* 2019).

David Garneau, Métis, est professeur titulaire d’arts visuels à l’Université de Régina. Sa pratique englobe la peinture, le commissariat et la critique. Il a récemment coorganisé, avec Kathleen Ash Milby, *Transformer: Native Art in Light and Sound*, National Museum of the American Indian, New York ; avec Michelle LaVallee, *Moving Forward, Never Forgetting*, une exposition à la Mackenzie Art Gallery de Régina, portant sur l’héritage des pensionnats autochtones, sur d’autres formes d’assimilation agressive et sur la (ré)conciliation ; avec Tess Allas, *With Secrecy and Despatch*, une exposition internationale sur les massacres des peuples autochtones et leur commémoration, pour le Campbelltown Art Centre, Sydney, Australie. Garneau a récemment donné des conférences en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis et partout au Canada. Il participe actuellement à *Creative Conciliation* ; *Sensory Entanglements*, un projet créatif de recherche et de commissariat canado/australien, subventionné pour cinq ans par le CRSH, et il travaille également sur deux projets d’art public en cours. Ses tableaux se trouvent dans de nombreuses collections publiques et privées.

Les œuvres de Jinny Yu sont le résultat d’un questionnement sur le médium de la peinture comme moyen de comprendre le monde qui nous entoure. Dénaturalisant le médium et remettant en question son autorité, son projet *Don’t They Ever Stop Migrating ?* a été exposé à la 56^e Biennale de Venise. Il a ensuite été accueilli à The Rooms et acquis par le Agnes Etherington Art Centre. Ses œuvres ont été présentées au Canada, en Allemagne, au Japon, en Italie, au Portugal, en Corée du Sud, au Royaume-Uni et à plusieurs endroits aux États-Unis : Musée des beaux-arts de Montréal (2019) ; Maison du Canada (Londres, 2017) ; Kunstverein Rosa-Luxembourg-Platz (Berlin, 2016) ; Richmond Art Gallery (Vancouver, 2015) ; Produzentengalerie plan.d. (Düsseldorf, 2014), Galerie d’art d’Ottawa (2014) ; Pulse New York et Miami Beach (2011, 2014), St. Mary’s University Art Gallery (Halifax, 2013) ; Kunst Doc Art Gallery (Séoul, 2012) ; ISCP Gallery (New York, 2011) ; McMaster Museum of Art (Hamilton, 2011) ; Confederation Centre Art Gallery (Charlottetown, 2011) ; Carleton University Art Gallery (Ottawa, 2009) ; Sotheby’s Conduit Street Gallery (Londres, 2007) ; Fondation Bevilacqua La Masa (Venise, 2006) ; et Musée municipal d’art de Kyoto (Kyoto, 2004). Elle a été artiste en résidence au KIAC à Dawson City, à l’ISCP à New York, au Seoul Museum of Art Nanji Studios et au Banff Centre for the Arts. Yu, professeure titulaire de peinture à l’Université d’Ottawa, a reçu le Prix d’artiste à mi-carrière du Conseil des arts d’Ottawa en 2013 ; le Prix de la peinture Laura Ciruls de la Fondation des arts de l’Ontario en 2012 ; et a été finaliste pour le Prix Pulse New York en 2011 et 2014.

Amy Fung is a writer and organizer working across intersections of histories and identities. She is currently a Doctoral student at Carleton University and received her Master’s in English and Film Studies from the University of Alberta in 2009 with a specialization in criticism, poetics, and the moving image. Her writings have been commissioned and published by festivals, museums, and publications nationally and internationally. Her first book, *Before I was a Critic, I was a Human Being* addresses Canada’s mythologies of multiculturalism and settler colonialism through the lens of a national art critic (Artspeak and Book*hug 2019).

David Garneau is a Métis Visual Arts Professor at the University of Regina. His practice includes painting, curation, and critical writing. He recently co-curated, with Kathleen Ash Milby, *Transformer: Native Art in Light and Sound*, National Museum of the American Indian, New York; *Moving Forward, Never Forgetting*, with Michelle LaVallee, an exhibition concerning the legacies of Indian Residential Schools, other forms of aggressive assimilation, and (re)conciliation, at the Mackenzie Art Gallery in Regina; and *With Secrecy and Despatch*, with Tess Allas, an international exhibition about massacres of Indigenous people, and their memorialization, for the Campbelltown Art Centre, Sydney, Australia. Garneau has recently given keynote talks in Australia, New Zealand, the United States, and throughout Canada. He is part of a five-year, SSHRC funded, curatorial research project, *Creative Conciliation; Sensory Entanglements*, an Australia/Canada, SSHRC-funded creative research project; and is working on the Tawatina Bridge project, a large public art work for the City of Edmonton. His paintings are in numerous public and private collections.

Jinny Yu’s work grows out of an inquiry into the medium of painting as a means of trying to understand the world around us. Denaturalizing the medium and questioning its authority, her project *Don’t They Ever Stop Migrating?* was exhibited at the 56th Venice Biennale. It subsequently toured at The Rooms and was acquired by the Agnes Etherington Art Centre. Her work has been shown widely in Canada, Germany, Japan, Italy, Portugal, South Korea, UK and USA in various venues: Montreal Museum of Fine Arts (2019); Canada House (London, 2017); Kunstverein Rosa-Luxemburg-Platz (Berlin, 2016); Richmond Art Gallery (Vancouver, 2015); Produzentengalerie plan.d. (Düsseldorf, 2014), Ottawa Art Gallery (2014); Pulse New York and Miami Beach (2011, 2014), St. Mary’s University Art Gallery (Halifax, 2013); Kunst Doc Art Gallery (Seoul, 2012); ISCP Gallery (New York, 2011); McMaster Museum of Art (Hamilton, 2011); Confederation Centre Art Gallery (Charlottetown, 2011); Carleton University Art Gallery (Ottawa, 2009); Sotheby’s Conduit Street Gallery (London, 2007); Bevilacqua La Masa Foundation (Venice, 2006); and Kyoto Municipal Museum of Art (Kyoto, 2004). She was an artist in residence at the KIAM in Dawson City, ISCP in New York, Seoul Museum of Art Nanji Studios, and at the Banff Centre for the Arts. Yu, a Professor of Painting at the University of Ottawa, was awarded the Mid-Career Artist Award by Ottawa Arts Council in 2013; Laura Ciruls Painting Award from Ontario Arts Foundation in 2012; and was a finalist for the Pulse New York Prize 2011 and 2014.



